

Sanguine

Partie 1 : Que le spectacle commence !

Chapitre 1 : Fièvres

Je me réveille, en sueur... Moi qui ne ressens ni le chaud ni le froid extérieur, je brûle de cette fièvre atroce qui me rappelle ce que je suis.... Je me déteste tant quand je suis ainsi.

Je me lève et, bien que le froid soit mordant en ce mois de décembre, je passe juste un long manteau sombre pour tenter de passer inaperçue, si tant est que cela soit possible pour moi.

Je sais quoi faire : je me rends dans le quartier des prostituées, en repère une un peu isolée. C'est une jolie fille aux cheveux châtain doré ; adossée au mur froid, elle a le regard dans le vague. Je m'approche d'elle, ma fièvre à son paroxysme rend mes membres brûlants, agite mon ventre de spasmes. J'ai besoin d'elle, de son sang, j'ai envie d'elle, de ses mains sur moi, en moi, de sa bouche sur la mienne... Je sors d'abord une bourse bien remplie que je lui donne. Elle me regarde, les yeux ronds d'étonnement ; c'est probablement beaucoup plus que ce qu'elle reçoit d'habitude, mais je vais lui en demander tellement plus. Je plaque ensuite mes lèvres sur les siennes, ne pouvant plus attendre, la respiration saccadée, le corps en feu. Je passe mes mains sur son corps engoncé dans ses jupons, corset, jarrettières. Je dégrafe tout brutalement, incapable de me contrôler plus longtemps ; mes mains caressent son ventre, l'intérieur de ses cuisses. Je la pénètre, rentrant mes doigts dans son intimité chaude et humide, cherchant son plaisir au-delà du mien. Je m'accroupis ensuite devant elle, lèche doucement son clitoris avec ma langue qui s'y attarde longuement. La fille gémit de plaisir, passe ses mains dans mes cheveux bruns et balance doucement son corps au rythme de mes caresses. Un spasme la parcourt, comme une décharge électrique, lorsqu'elle jouit. Alors, sans que je le lui demande, elle inverse les rôles et me plaque contre le mur. Elle me caresse à son tour, visiblement décidée à me donner à son tour du plaisir ; elle se débrouille bien et assouvit mes besoins avec virtuosité... Le plaisir se déverse en moi, monte par vague et atteint son point culminant ! Mais pour moi, ce n'est pas fini, j'ai besoin de plus que ça ! Malgré la honte qui m'envahit, la peur d'aller trop loin, j'étanche mon autre faim, bien plus intense que je ne le voudrais, en plantant mes canines trop longues pour un être humain dans sa jugulaire. La fille pousse un petit cri, se débat faiblement, puis s'affaisse dans mes bras alors que je bois le liquide chaud, indispensable à ma survie. Mes larmes se mêlent au sang rouge sombre qui coule en partie sur mon menton, ma poitrine nue... Je bois, je bois, je bois... Enfin, je me ressaisis, et, avec désespoir et angoisse, je repousse la fille, m'obligeant à cesser : je vais la tuer ! Je presse ma main sur la plaie que je viens de lui faire pour arrêter l'hémorragie au plus vite. J'espère ne pas être allée trop loin. Je la garde ainsi longtemps sur mes genoux, les larmes aux yeux. Et si je l'avais quand même tuée, comme tant d'autres ? J'ai besoin de sang d'êtres humains vivants, mais je ne veux pas, je ne veux plus... j'essaie... de ne pas tuer. Enfin, au bout d'une bonne dizaine de minutes angoissantes, la fille rouvre les yeux. Elle me sourit d'abord puis, se rappelant de tout, elle tente de se relever, trop vite : sa tête tourne et elle retombe dans mes bras. Je lui souris doucement :

« N'aie crainte, je ne te ferai pas plus de mal. » Ses yeux roulent dans leur orbite. Elle est maintenant paniquée. « Ca va aller, ne t'en fais pas. Tu es juste très fatiguée. » Je lui tends une deuxième bourse : « Rentre chez

toi, mange un peu, ça ira mieux après. Tu as gagné ta journée. » Elle se relève plus lentement, parvient à se tenir debout, et se rhabille avant de placer cette deuxième bourse à sa jarretière. Elle me regarde enfin bizarrement, visiblement moins terrifiée.

« Tu devrais essayer le sang sur ton menton si tu ne veux plus me faire peur. » Je passe une main un peu hésitante sur celui-ci et essuie le sang avec. Il a eu le temps de sécher, je dois frotter un peu. Je baisse les yeux, mal à l'aise. « Merci, » dit-elle en désignant les deux bourses maintenant recouvertes par sa lourde jupe. « Reviens me voir, j'ai bien aimé le début... ajoute-t-elle avec un petit sourire coquin. C'est la première fois qu'une fille me dit qu'elle a aimé mon étreinte. J'ai envie de la remercier. Mais au lieu de ça, je reste impassible et dis seulement :

- Pas de sitôt... Tu dois d'abord refaire le sang que je t'ai pris. » Je me relève. « Fais attention avec tout cet argent.

- Oui, de drôles de créatures rôdent à Paris, ces temps-ci, non ? » Elle hausse un sourcil puis s'éloigne. Je la regarde disparaître au coin de la ruelle sombre.

J'ai un peu de temps maintenant, avant d'avoir à me nourrir à nouveau. Je soupire et quitte à mon tour la ruelle.

Mais je n'ai pas fait vingt pas dans la rue sale et malodorante, que je tombe sur trois hommes, visiblement saouls, qui m'apostrophent.

« Eh, la pute ! Tu prends combien ? » Pute ? Il est vrai que mon manteau est ouvert, laissant ainsi mon corps nu au vu de tous. Je les ignore et continue à avancer en resserrant les pans de celui-ci sur mon corps redevenu froid maintenant que la fièvre s'est dissipée. Mais un des hommes agrippe mon bras au passage et me tire violemment vers lui. Surprise, je trébuche et tombe à genoux, le visage devant l'entrejambe débraillé de l'homme. Il ricane bruyamment. « Vous avez vu ? Elle s'est déjà mise en position pour une bonne pipe ! » Les deux autres s'esclaffent à leur tour. « Bande de dégénérés ! » pensé-je. L'homme m'agrippe la tête et l'approche de sa verge, bien droite. Je ne résiste pas. J'ouvre ma bouche docilement et il me la fourre dedans. Les autres continuent à ricaner avant d'ouvrir de grands yeux horrifiés lorsque je referme soudainement mes mâchoires sur son membre raide avant d'arracher le tout férocement. L'homme hurle ! Le sang gicle abondamment sur mon visage, faisant resurgir ma soif. Je me relève, crache le morceau et saute à la gorge de l'homme qui continue de hurler de douleur et de peur, en tentant d'arrêter le saignement avec ses mains plaquées sur la plaie béante. Je plante mes canines dans son cou, brutalement. Il s'agite, se débat, hurle plus fort, appelle ses amis qui ne bougent pas, comme pétrifiés par l'horreur et la peur. Je ne le lâche pas, le laisse brailler et bois tout mon saoul, avidement ; je sens son cœur ralentir, s'arrêter, repartir, hésiter, faiblir encore... J'arrête de boire dès que je sens sa vie lui échapper définitivement et laisse tomber son cadavre par terre. Les autres sont encore là, plantés devant moi comme deux idiots, abasourdis ! Je souris méchamment, ils auraient dû fuir. Je me jette sur l'un d'eux, le vide de son sang, puis rattrape rapidement le second qui tente enfin de s'enfuir : je le mords, aspire son liquide vital malgré ses supplications puis lui arrache la gorge ; je m'acharne sur lui, le mutilant inutilement, me repaissant de son sang, de ses cris, de son agonie, incapable de penser, dominée par cette soif atroce... Je ne suis plus qu'un monstre sanguinaire, sans âme.

Je finis par reprendre le contrôle de moi-même, épuisée, hors d'haleine, couverte de sang. Mon regard erre sur les trois corps mutilés ; secouée de spasmes et de haut-le-cœur, je tombe à genoux, désespérée, épuisée... Je lève les

yeux vers le ciel et pousse un hurlement... Puis je me recroqueville sur moi, laissant la pluie qui s'est mise à tomber me laver de leur sang, m'apaiser un peu. « Oh ! Ayez pitié de moi ! Pitié, quoi que je sois ! » murmuré-je enfin.

Je parviens à retourner chez moi. Le bâtiment abandonné dans lequel j'ai élu domicile depuis que j'ai été chassée de mon village est une usine désaffectée. On y produisait des bougies, mais depuis la fabuleuse invention de M. Watt, les ampoules à incandescence ont commencé à remplacer bougies et lampes à pétrole ; pas partout bien-sûr, mais la demande a fortement chuté. Je n'ai quant à moi aucun besoin de lumière : la nuit est mon royaume, les ténèbres mon domaine.

Je prends le temps de me laver et de retirer ce qu'il reste du sang dont je suis recouverte. Avec tout ce que j'ai bu, je devrais être tranquille un peu plus longtemps que d'habitude.

L'image des trois cadavres me revient en mémoire... Je me rappelle alors la première nuit, quand j'avais tenté d'échapper à la vindicte des gens de mon village...

J'avais couru, morte de peur, sentant bien que j'avais changé depuis cette étrange maladie. Je traversais la forêt qui bordait mon village, sans but, les pieds en sang, le visage et les mains écorchés par les branches ; hors d'haleine, je les entendais en contrebas, criant, hurlant leur haine. Parmi eux, ils devaient y avoir mes parents, mes amis. Des chiens les accompagnaient, aboyant d'excitation... J'étais perdue, terrifiée... Que s'était-il passé ? Pourquoi me poursuivaient-ils avec tant de haine ? Qu'étais-je devenue... Mes poursuivants décidèrent de faire des groupes pour me traquer. Et en fin de nuit, deux hommes parvinrent à me retrouver : je les reconnus, le plus grand, Corvas, était tanneur et le second, Malterre, cultivait un lopin de terre à côté de celui de mes parents. Je m'étais arrêtée un instant, dos à un arbre, pour reprendre mon souffle. En les voyant, je tentai de m'enfuir, mais, trop épuisée, le plus grand me rattrapa sans peine et me traîna par les cheveux sur quelques mètres pour rejoindre son compagnon. Je portai les mains à ma tête, agrippant celles de l'homme, tentai de marcher pour le suivre. J'avais l'impression qu'il m'arrachait le crâne !

« Allez, on la ramène au village ! dit Malterre.

- On peut s'amuser un peu, non ? proposa Corvas qui me tenait. C'est qu'elle est devenue pas mal la petite, » ajouta-t-il en caressant ma peau dénudée et écorchée. Son expression changea immédiatement à son contact : « Bon Dieu ! Elle est glacée ! » L'autre secoua la tête.

- Non ! Tu sais combien elle est dangereuse maintenant ! Et puis son père veut...

- Cette chose n'a pas de père, coupa Corvas.

- Elle est dangereuse, tu le sais ! » réitéra Malterre. Mais l'homme qui me tenait eut un sourire méprisant.

« Là, elle est juste pathétique. ». Je sentis tout son mépris. Il passa sa main sur mon ventre, descendit sur mes cuisses, chercha à les écarter. Je saisis une branche à côté de moi et le frappai avec : il arrêta mon geste facilement, mais s'écorcha un peu dessus. Une goutte de sang perla. L'odeur m'enivra immédiatement. Surprise, confuse, je sentis une fièvre atroce s'emparer à nouveau de moi, monter en moi, m'étouffer quasiment... Une envie, une pulsion, un besoin irrépressible... Mon corps agit de lui-même, sans que je ne puisse rien faire, sans que je comprenne même ce que je faisais... Je lui sautai à la gorge, plantant des canines démesurées dans son cou : j'aspirai son sang goulument, sans réfléchir... Puis je laissai tomber son corps sans vie et me tournai vers Malterre, le regard enfiévré... Il hurla et

s'enfuit. Je ne lui laissai aucune chance et le vidait aussi de son sang. Je restai ensuite de longues minutes devant les deux cadavres, interdite, horrifiée, perdue... Qu'étais-je donc devenue ?

Ce jour-là, je compris que je n'étais plus qu'un monstre sanguinaire. Et j'en suis toujours un... bien que je sois parfois capable d'échapper à mes pulsions, juste parfois...

Je me recroqueville sur moi, blessée, honteuse...

Je me lève au crépuscule et, après une rapide vérification, je m'aperçois que j'ai un besoin urgent d'argent. Je le distribue avec beaucoup de largesse puisqu'il ne m'appartient pas vraiment : je le vole ! Pour moi, rien de plus facile, surtout en hiver lorsque la nuit dure longtemps ; c'est un peu plus délicat en été. Je sors à la tombée du jour, revêtue d'une robe que j'ai eu bien des difficultés à me procurer, mon visage caché par la voilette d'un hideux petit bibi ; je me promène ensuite tranquillement à la sortie des magasins, des bureaux et déleste hommes et femmes de leurs bourses : aucun ne s'en aperçoit, je suis trop rapide pour les humains. Mes capacités physiques sont bien supérieures aux leurs et mes sens plus développés... Ce qui me rend fragile à la lumière et au bruit... Les animaux me fuient aussi comme la peste. J'évite donc les femmes qui portent de petits chiens blottis dans leurs bras, ils me feraient repérer par leurs aboiements.

Ce soir, je décide de me poster à la sortie Des Galeries Lafayette, le grand magasin créé par Bader depuis peu dans la capitale. La mode des petites bourses portées au poignet par les coquettes est une aubaine pour moi : je bouscule la dame, coupe discrètement les cordons du sac, me répand en excuses en invoquant un faux pas et empoche le tout. Je fais ensuite le tour pour recommencer un peu plus loin... Avec les hommes, je subtilise les portefeuilles dans les poches ou les montres à gousset qui se revendent très bien.

C'est un samedi, il y a beaucoup de monde à la sortie du magasin, et ma récolte va bon train : une bourse par ci, un bijou par là ; et encore une montre ou un portefeuille : tout rentre vite et bien. Une heure me suffit à faire le plein : plus longtemps, je risquerais de me faire remarquer, mon comportement finirait par paraître étrange. Je repère un dernier client : un homme vêtu d'une redingote sombre, portant des chaussures de grande qualité. Sa montre gousset sera ma dernière prise aujourd'hui. Je souris et me dirige vers l'homme. J'ai alors une étrange sensation en m'approchant de lui, comme si je le connaissais vaguement... Je subtilise néanmoins sa montre avec dextérité, m'éloigne de lui lentement comme je le fais habituellement. Mais quelle n'est pas ma surprise lorsque je le vois à côté de moi, un sourire aux lèvres, tenant sa montre devant son nez... Je fouille dans mes affaires : il me l'a reprise sans même que je m'en aperçoive... S'il est aussi rapide... mais il s'est déjà volatilisé, me laissant seule avec des conjectures. Est-il comme moi ?

La fièvre... Elle est là, atroce, envahissante... Mais je ne veux pas lui céder, je résiste : assise par terre, dans le noir, les bras enserrant mes genoux, je me balance doucement, tentant d'oublier la faim qui me dévore... Immanquablement dans ces moments-là, mes pensées me ramènent chez moi, dans mon petit village de Bourgogne, au temps où tout allait bien. Je cherche à revoir ma mère, son visage, son sourire... C'est elle qui m'a sauvée lors de cette nuit mémorable, elle qui m'a dit de m'enfuir, elle qui a retenu les autres... mes parents, mes amis... me laissant ainsi un peu d'avance. J'avais attrapé une étrange fièvre très virulente une semaine avant, sans aucun autre symptôme. Ce

soir-là, la fièvre était tombée d'un coup : de plus de quarante-deux degrés, mon corps était passé à seulement quelques degrés... Je suis morte cette nuit-là, mais pour une raison que j'ignore encore, mon existence a continué. Ma mère a dû comprendre très vite ce qui se passait : elle m'a serré dans ses bras, puis m'a regardé longuement. « Tu es ma fille et tu le resteras, tu ne seras pas un monstre... J'ai confiance en toi ! » Cela m'avait paru bien étrange, et tellement angoissant. Avec le recul, je comprends ce qu'elle voulait me dire. Mais comment savait-elle ? « Ne les laisse pas te traiter comme un monstre ! » avait-elle ajouté avant de me pousser hors de la maison.

Je resserre mes bras sur mes jambes, j'enfouis ma tête dans mes genoux...

Non, non, non ! Pas cette nuit.

Je me réveille dans l'après-midi, nauséuse, abattue, épuisée, dévorée par la fièvre... J'ai résisté hier, je n'y parviendrai pas cette nuit... Je me maudis encore et toujours pour cette faiblesse. Je préfère attendre la nuit pour pouvoir me nourrir : je peux me fondre dans les ténèbres, je m'y meus avec rapidité et discrétion. La journée, je peux aller au soleil, mais la trop forte lumière qu'il dispense m'aveugle presque, me handicapant beaucoup.

En attendant le crépuscule, je prends le seul livre que je possède. J'ai peu d'instruction, et je lis assez mal. Mais j'ai trouvé ce livre dans un tas d'immondices et je l'ai gardé. C'est sans doute un livre pour enfant, avec de jolies illustrations en noir et blanc. Notre mère nous lisait des contes de fée quand nous étions enfants. Mes deux sœurs, mon frère et moi nous installions près du feu et nous l'écoutions pendant des heures. Je revois encore le regard haineux d'une de mes sœurs ce soir-là. Je chasse l'image pour me concentrer sur l'histoire. Ma lecture est lente et hésitante, mais elle m'apporte une sorte de paix, elle me fait oublier la fièvre qui devient insupportable...

Je sors le cœur lourd, angoissée à l'idée de ne pouvoir me retenir, de trop boire, de tuer... « Tu ne seras pas un monstre... » Maman... Comment vas-tu ? Pourrais-je te revoir un jour ? Que penseras-tu alors moi, de mes efforts, de mes erreurs, de mes penchants ? Et aussi, comment savais-tu ? Cette question me taraude depuis le début. Je rôde dans les ruelles à la recherche d'une proie... Je repense à la fille d'il y a deux jours... Non, je ne dois pas la revoir, alors je change un peu de coin et je finis par en trouver une, assez jolie, plutôt isolée, comme je les aime. Je l'observe d'abord, je la détaille malgré le peu de lumière dispensée par le lampadaire à gaz. Je m'arrête sur ses yeux clairs, sa chevelure dorée coiffée en un lourd chignon qui s'affaisse sur sa nuque. Elle n'est plus si jeune, son regard est las, un peu triste et inquiet. Je m'approche silencieusement et la fille sursaute en me voyant soudain à côté d'elle. « Bonjour ! » Une voix rauque, traînante. Je lui donne une bourse bien remplie, elle me regarde alors comme si elle me connaissait. « C'est toi qui donne tout cet argent... » Mes largesses semblent être parvenues aux oreilles des autres filles ; ça m'embête un peu, je tiens à rester discrète. Mais la fièvre chasse bien vite cette pensée et j'embrasse alors la fille. Je laisse mes mains caresser l'étoffe élimée de sa robe. Elle dégrafe elle-même son bustier puis son corset, laissant apparaître une poitrine tombante à cause des trop nombreuses grossesses. Peu m'importe. Je la caresse du bout des doigts, puis je suce ses tétons l'un après l'autre. Elle semble à l'aise avec ça et me caresse à son tour. Je l'entends jurer : « Tu as la fièvre ! » Je m'arrête pour la regarder et lui murmure : « J'ai besoin de toi ! » Elle sourit, nullement inquiète. Je respire difficilement, je ne peux plus attendre et la pénètre alors de mes doigts, tout en continuant à lécher ses seins. Elle s'abandonne à moi, avide de plaisir. J'amorce un lent va-et-vient avec mes doigts et je la sens peu-à-peu se raidir, se tendre ; tout son corps se cambre enfin violemment, quelques gémissements sortant de sa gorge, comme des râles. Je me redresse et l'embrasse à pleine bouche, cherchant sa langue dans un long baiser. « Pardon ! » lui dis-je

au moment d'enfoncer mes canines dans son cou. Elle ne bouge pas et je peux ainsi boire son sang tiède. Je la repousse enfin. Elle ne s'est pas évanouie et, étrangement, me sourit ; elle met la main sur la plaie et me tend l'autre. J'y place une seconde bourse et elle s'évanouit dans la nuit. C'est la première victime à avoir cette réaction qui me rassérène et je quitte la ruelle le cœur plus léger.

« C'est elle ! » La même voix rauque. Je la vois en compagnie de deux hommes ; elle me désigne du doigt. Je ressens une étrange douleur quand je comprends qu'elle m'a trahie. La colère m'envahit alors : je suis d'une naïveté imbécile ! Comment ai-je pu croire que cette fille avait aimé notre étreinte ? Idiote ! C'est une pute ! J'oublie la fille qui disparaît rapidement dans les ténèbres pour reporter mon attention sur les deux hommes. Celui qui se trouve le plus proche de moi semble être le chef : il porte une veste sombre, crasseuse, de couleur indéfinissable, un pantalon gris trop long, des souliers de cuir grossier, plein de la boue qui couvre une bonne partie des ruelles de ce quartier populaire ; un foulard blanchâtre et un petit chapeau melon qui a lui aussi pas mal vécu complètent sa tenue, assez typique des voyous qui infestent cet endroit. Ses yeux pétillent d'intelligence et sa bouche aux lèvres fines est en partie cachée par une longue moustache brune. Il joue avec un long couteau en marchant lentement vers moi, l'air très sûr de lui. L'homme qui suit, habillé de manière assez similaire, semble en revanche plus nerveux.

« Ainsi, c'est toi qui donne ces bourses avec tant de largesse ! » commence-t-il, un sourire aux lèvres.

Je ne réponds pas, prête à en découdre : ils cherchent des ennuis, c'est évident. « Et puis tu fais ce truc dégueulasse, tu baisses avec elles... » Il agite sa langue de manière suggestive et grossière puis crache par terre pour montrer son mépris. « Ces filles m'appartiennent, sale garce ! » Leur maquereau, je comprends mieux. « On va faire simple : tu me donnes tout l'argent que tu as, puis tu disparais à jamais. Je plisse les yeux, souris légèrement.

-- Sinon ?

Il regarde son couteau puis désigne le jeune homme derrière lui.

-- Hector s'occupera de toi ! dit-il. Le garçon sort un coutelas à la lame au moins deux fois plus longue que celle du couteau.

Je n'aime pas être prise pour une idiote. Je retrousse mes lèvres sur mes dents et émet une sorte de grondement, comme un animal. Visiblement effrayé, Hector se jette sur moi, sans réfléchir. Mais il est si lent ! J'évite sans peine son coutelas et, dans le même mouvement, je le lui saisis et le plante dans son ventre : la lame s'enfonce sans peine, le sang jaillit, m'éclabousse ; je continue mon geste et l'éventre littéralement. L'odeur du sang me parvient, puissante, enivrante ; et la fièvre me submerge à nouveau, j'oublie tout et je le vide de son sang sans qu'il ait pu ne serait-ce qu'esquisser un geste. Le sang coule encore sur mon menton lorsque je me redresse lentement. L'autre homme est là, tout près. Il resserre sa prise sur son arme et attaque. Merde ! Il est bien trop rapide pour un être humain. Je recule et j'évite de justesse sa lame, mais il enchaîne déjà sur une deuxième attaque, plus précise, qui m'entaille le bras. Je saute sur lui d'un bond puissant ; je m'agrippe à l'homme et plante mes canines dans son cou. Il se débat violemment, trop violemment, et parvient à me repousser. Je m'affale par terre ; à quatre pattes, je le regarde et crache le morceau de chair que j'ai arraché. Il est trop rapide, trop fort... Mes yeux s'étrécissent et l'homme éclate de rire : « Tu ne pensais pas être la seule créature de la nuit à Paris, non ?

-- Créature de la nuit ? Tu veux dire monstre ?

L'homme ne me répond pas et place son foulard sur la plaie pour stopper l'hémorragie.

-- Sale garce ! Tu vas crever ! » Je sens sa colère monter et ma fièvre atteindre son paroxysme. Il place une attaque sur le côté que je bloque avec peine. Un deuxième poignard, plus petit, apparaît alors dans son autre main, et il enchaîne les attaques à gauche et à droite. Je suis vite débordée : il est vraiment très rapide et sait se battre, ce qui n'est pas mon cas. Jusqu'ici, j'ai toujours eu l'avantage de la force et de la rapidité sur mes agresseurs. Mais là... Je tente d'esquiver ou de bloquer les attaques les unes après les autres, mais peu-à-peu, il parvient à pénétrer ma défense maladroite et à me blesser : cuisse, hanche... Une nouvelle attaque plus rapide encore me surprend et il plante sa lame gauche dans mon ventre. Douleur atroce ! Je me retiens à grand peine de hurler. Je rugis de frustration, de colère et je repousse l'homme de toutes mes forces. Surpris, il perd l'équilibre. J'en profite pour lui arracher sa deuxième arme et, finalement, me jeter sur sa jugulaire. Cette fois, je ne me laisse pas désarçonner, et je bois son sang jusqu'à ce que son cœur s'arrête. Je laisse ensuite tomber son cadavre. Le sang me guérit de la fièvre bien-sûr, mais aussi des blessures ou des maladies. Grâce à celui du voyou, mes plaies se referment rapidement, comme d'habitude.

Mon attention est attirée par une forme à quelques mètres : c'est la fille. Elle étouffe un cri avec sa main sur sa bouche grande ouverte, une lueur d'horreur dans les yeux. Elle s'enfuit et je n'ai pas le courage de la poursuivre. Je vais probablement le regretter.

Je décide de fouiller les deux dépouilles pour ramasser l'argent et les quelques bijoux en leur possession. Mais je découvre que le second homme a maintenant un étrange regard, d'un noir insondable, sans iris ni pupille ... Je me rappelle ses paroles « Tu croyais être la seule créature de la nuit à Paris ? » Quelle sorte de monstre était donc ce proxénète ? Je récupère un poignard puis me fonds dans les ténèbres pour retourner discrètement chez moi.

Au retour, j'ai vaguement l'impression d'être suivie... Ce n'est pas la première fois. Mais lorsque je me retourne, je suis incapable de distinguer quoi que ce soit dans les ténèbres, ce qui n'est pas normal ; je vois tout dans les ténèbres...

Chapitre 2 : Rencontres

Fièvre... tremblements... Je m'oblige à lire... Mais j'en suis incapable : je dois me nourrir, ce soir ! J'avais espéré repousser ce moment, mais ma volonté n'est pas suffisante.

Mon corps est en feu : j'ai besoin de sang et de sexe !

Avec ce qu'il s'est passé il y a deux jours, je sais que je dois rester sur mes gardes.

Je parcours les ruelles sales et malodorantes lorsque j'entends des éclats de voix : plusieurs femmes se querellent violemment. Je préfère ne pas m'en mêler et cherche une proie facile. Je repère une jeune fille et m'approche. Ses cheveux sont tressés, et sa robe est très simple. Je lui donne la bourse. Elle se contente de l'attraper et dégage ses seins du corset puis attend. Je m'approche et fais glisser ma main sur sa poitrine. J'y vois des traces de coups, des hématomes. C'est assez fréquent : son maquereau ou son mari... Peut-être est-ce même son mari qui l'oblige à se prostituer... J'éteins ma soif de sexe avec elle, mais elle ne réagit pas et je n'y prends guère de plaisir. Enfin, je la mords et éteins ma soif de sang. La fille n'a aucune réaction. Comme elle ne s'évanouit pas, je la laisse assez vite, repue, vaguement déçue. Le visage souriant de l'autre fille me revient en mémoire. Non, c'est impossible, je le sais.

Alors que je me fonds dans les ténèbres, j'entends des cris, des gémissements, des supplications. Je fais quelques pas pour m'éloigner, comme à mon habitude. Des sanglots, des gémissements à nouveau. Je ne me mêle pas de la vie des prostituées qui est bien difficile –j'ai mes propres problèmes- mais j'ai vraiment l'impression que la fille déguste. Alors je m'approche et fais quelques pas dans la lumière du lampadaire : une fille est par terre, allongée à moitié nue dans la boue de la ruelle ; un homme se tient à califourchon au-dessus d'elle, et, avec un couteau à longue lame, il lacère son dos avec de grands gestes, en ricanant de manière démente. C'est un de ces tarés qui s'en prennent aux prostituées. J'approche encore un peu et l'homme me remarque enfin. Il s'arrête et me regarde : « Dégage, ou je t'éventre ! gronde-t-il. Je souris méchamment.

-- Essaie donc, mon beau !

Je continue d'approcher. L'homme reste un instant indécis puis se relève et prend la fuite. Je m'approche de la fille qui gémit doucement.

Ca va aller ?

-- Oui, parvient-elle à articuler entre deux sanglots. Je regarde son dos : il n'a pas eu le temps de trop la charcuter, heureusement, mais elle a quand même quelques belles entailles. Je l'aide à se relever puis lui tends son corset et sa robe déchirée. Elle les attrape en pleurant.

Elle était toute neuve, sanglote-t-elle. Un client m'avait déchiré la précédente il y a peu de temps alors... Je venais juste de la terminer...

Elle relève son visage maculé de boue pour me regarder et ouvre de grands yeux.

Oh ! C'est vous !

Moi ? Je la regarde sans comprendre puis la reconnaît. C'est la fille qui a apprécié mon étreinte. La revoir me fait chaud au cœur, même si je sais que je ne peux pas m'attacher à une humaine, je ne pourrais lui apporter que des malheurs. Mais mon cœur –ou ce qui en tient lieu- est sourd à ce raisonnement et je suis contente.

-- Vous ne vous rappelez pas, bien sûr, ajoute-t-elle, se méprenant sur mon silence. C'est vous qui avez déchiré mon ancienne robe... Vous étiez... disons, pressée. Un petit sourire, craquant.

-- Je te ramène chez toi, si tu veux, lui proposé-je. Je ne veux pas la laisser au milieu de la rue, blessée, à moitié nue.

-- Oui, merci, me répond-elle d'une voix hésitante et lasse.

Je passe son bras autour de mon cou pour l'aider à marcher et je la sens réagir :

Vous êtes glacée !

-- Oui, ma température corporelle est très basse... sauf quand j'ai la fièvre, lui expliqué-je un peu gênée. Mais après tout, elle sait ce que je suis... Enfin, elle en sait presque autant que moi.

-- La fièvre ? Tu l'avais quand je t'ai vue la dernière fois, non ? Tu étais brûlante. Je hoche la tête. Mon ventre est agité de spasmes au souvenir de notre brève mais brûlante étreinte. Mais ce n'est pas possible : ma prudence reprend le dessus et je décide de quitter la fille dès que je l'aurai raccompagnée.

-- Oui. »

Elle finit par se taire et je la vois serrer les dents : ses blessures la font certainement souffrir. Elle se concentre sur le chemin et les pavés pour ne pas tomber... Elle me guide vers une petite mesure, et cherche sa clé dans sa bourse. Mais ses doigts fins tremblent et elle fait tomber le petit sac. Je l'attrape au passage. « Joli ! » dit-elle, amusée. Juste pour cela, pour cette remarque moqueuse, je lui suis reconnaissante. Elle fouille à nouveau, met la main sur la grosse clé et ouvre la porte. Nous pénétrons dans un petit couloir : des portes de chambres sont réparties de part et d'autre, mais

nous empruntons l'escalier jusqu'au second étage, qui dessert à son tour quatre chambres. Elle fait tourner une autre clé, plus petite dans la serrure de la porte de gauche et nous entrons dans une petite chambre. Je l'aide à s'allonger sur le lit. Je regarde ses blessures : « Tu as de quoi te soigner ? lui demandé-je.

-- Oui ! Là, dans ce placard, me répond-elle en montrant du doigt un meuble à côté d'un minuscule poêle à bois. J'y prends quelques affaires et désinfecte ses blessures. Elle serre les dents lorsque je verse le désinfectant. Puis j'enroule une bande de tissu propre autour de son torse et la noue pour qu'elle tienne en place. Je décide ensuite de lui préparer une tisane : lorsque j'étais humaine, ma mère préparait toujours une boisson chaude avec une goutte d'alcool pour nous requinquer quand nous étions malades. Je prends l'eau, et en fais bouillir une petite quantité dans une casserole sur le poêle. C'est un peu long et quand je reviens enfin vers elle, elle s'est endormie, épuisée. Je la regarde longuement, toutes sortes de pensées me viennent : des plus jolies aux plus osées. Je me secoue enfin et quitte le petit logement en laissant une jolie bourse sur la table, pour le docteur, les médicaments, une nouvelle robe... Elle saura bien l'utiliser. Je referme doucement la porte et retourne chez moi, en proie à une véritable tourmente : je sais que je ne dois pas, mais j'ai terriblement envie de la revoir.

Je passe la journée suivante à délester les honnêtes gens de quelques bourses, bijoux, montres... Il était urgent que je refasse mon stock. Je file ensuite chez un receleur pour vendre tout ma précieuse marchandise. Il me connaît, c'est le seul qui ouvre de nuit, à se demander si lui aussi ne serait pas « une créature de la nuit ». J'en obtiens une somme coquette. De retour chez moi, je m'emploie à répartir cet or dans de petites bourses puis je dors un peu.

La période qui suit est morose ; des jours entiers à rester cloîtrée avec la fièvre, puis des sorties sans saveur qui n'étanche que ma soif de sang... Quand je rentre, avec mes désirs inassouvis, je pense parfois à la fille, mais je n'ose pas, j'ai peur de la revoir et de ne pas me contrôler, de lui faire mal ou même de la tuer. Pourtant, j'aimerais bien...

Lorsque je sors ce soir-là, après deux jours de jeûne et d'abstinence, ma fièvre est dévorante, mon corps en feu... Je pars en chasse, bien décidée à faire vite. Je m'enfonce un peu plus dans le quartier Saint Jean, à la recherche d'une prostituée. J'en repère rapidement une, mais alors que je m'approche, j'entends des bruits de pas et, bien vite, deux hommes me barrent la route. La ruelle minuscule est bien mal éclairée par un unique lampadaire à gaz. Ils arborent un sourire méchant. Deux voyous probablement. Que veulent-ils ?

« Oh, juste s'entretenir avec toi.

L'homme qui vient de parler sort alors des ténèbres. Ce n'est pas un voyou ordinaire comme les deux autres, il porte une élégante redingote grise, sur un pantalon noir. Des bottes sombres couvrent ses mollets. Un haut-de-forme de satin noir et un foulard ajouré complètent sa tenue. Mais c'est sa cane en bois au pommeau argenté qui retient vraiment mon attention : elle est magnifiquement ouvragée.

-- Qui êtes-vous ?

-- Je suis le Prince Théodric... Tu as tué deux de mes employés il y a quelques jours... Félicitations ! Jean Latour était coriace. Sais-tu qu'il avait environ quatre cents ans ?

Je secoue la tête, créature de la nuit, effectivement.

Non, bien-sûr... Tu es si jeune.

Il se tourne vers moi. Je peux alors voir son visage : des traits fins, harmonieux ; un nez long, pointu, et des yeux noirs. Quel âge as-tu ?

Mon âge ? Je ne m'étais pas attendue à cette question à laquelle je n'ai d'ailleurs aucunement l'intention de répondre. Pourquoi lui dire que j'ai tout juste vingt ans, et que cela fait un an environ que j'ai fui mon village ; un an à se demander ce que je suis, quel monstre je suis désormais. L'homme éclate de rire :

« Monstre ? Voyons, jeune fille, tu es désormais un seigneur, une maîtresse des ténèbres, avec des appétits bien supérieurs à ceux des humains... Tssss, Tsss, Tssss ! C'est le problème avec vous, les Valaphyrs, vous ne comprenez rien, vous restez désespérément ... humains ! »

Ils crachent ce dernier mot avec tant de mépris...

« Valaphyr ?

-- Oui, tu es une Valaphyr. Ta soif de sang n'a d'égale que ton envie de sexe... J'aime bien ça ! » ajoute-t-il en me déshabillant du regard. Il s'approche de moi et laisse courir sa main sur ma joue, mon sein. Je le repousse avec colère. Ah, c'est vrai, dit-il l'air vaguement surpris. Tu préfères les filles.

Il hausse les épaules.

« Tant pis pour moi ! »

Ça n'a pas l'air de l'émouvoir beaucoup.

« Tu fais ce que tu veux de ton cul, ma belle ! »

Je suis surprise, à défaut d'être choquée. Le langage ne colle pas au personnage. Il éclate à nouveau de rire.

« Tu ne sais rien de moi, petite. »

Mais ... Comment fait-il pour répondre aux questions que je n'ai pas formulées à haute voix ?

Sourire las.

« Tu en as mis du temps avant de te poser la question. Je suis capable de lire dans les pensées, de les manipuler et...

Mais tu vas avoir le loisir de découvrir par toi-même l'étendue de mes pouvoirs... » conclut-il en souriant.

Je fronce les sourcils et secoue la tête : il s'insinue dans mon esprit, fouille, arrache, déterre ! Ah ! Je déteste ça ! Je tente de le repousser, de lui fermer mon esprit, mais il force le passage ; j'ai mal ! La douleur vrille mon crane.

« Là, tu luttas contre moi, contre ta fièvre aussi car tu veux continuer à m'écouter , reprend-il d'une voix douce, tu penses que j'ai probablement certaines réponses aux questions qui te hantent depuis le début, mais... »

Il sourit encore.

« Tu ne me fais pas confiance. C'est dommage, ajoute-t-il, car je suis disposé à y répondre. »

Je remarque malgré moi une silhouette sur un des toits qui surplombent la ruelle.

« Alors, que veux-tu savoir ? » demande-t-il d'une voix affable.

J'hésite un peu puis me lance :

« Qu'est-ce qu'un Valaphyr ?

-- Mais... c'est toi ! » répond-il en s'esclaffant.

-- Mais encore ? Quel monstre suis-je devenue ?

-- Ca tu le sais mieux que moi, non ? Je ne suis pas un Valaphyr, heureusement ! »

Je comprends alors qu'il se moque de moi et n'a aucunement l'intention de répondre à mes questions. J'éclate de rire à mon tour, un rire désagréable, sans joie et je saute sans prévenir à la gorge d'un des hommes en face de moi : je ne lui

laisse aucune chance et le vide de son sang qui gicle sur ma poitrine, attisant ma fièvre. Je pressens l'attaque du second homme alors qu'il se meut dans les ténèbres. Je réagis instinctivement en agrippant son poignet d'une main, je serre et le lui brise. L'homme jure et fait tomber son couteau que je ramasse, puis lui lance violemment mon genou dans le ventre, puis mon coude dans la mâchoire. Il s'effondre au sol, les bras croisés sur son abdomen, le visage en sang. J'entends un son sec, une détonation : le Prince vient de tirer. Je vois le projectile foncer vers moi à une vitesse folle et je ne réagis pas assez vite : il s'enfonce dans mon épaule gauche, déchirant les chairs au passage, faisant un mal de chien. Deuxième balle ; cette fois, je parviens à l'éviter de justesse en roulant au sol. Accroupie dans les ténèbres boueuses de la ruelle, j'ai une sensation étrange. Les ténèbres changent alors d'aspect, elles deviennent opaques à mes yeux... et semblent prendre vie ! Elles m'agrippent et remontent le long de mes bras, me collant ainsi aux pavés ! Je ne peux plus bouger ! J'entends le Prince s'approcher. L'angoisse monte. Soudain, un sifflement discret, comme le hululement d'une chouette : cela vient du guetteur posté sur les toits. J'entends ensuite des bruits de pas précipités, un sifflet : c'est la police ! Probablement une patrouille qui a entendu les coups de feu. En quelques secondes, ils sont là, au bout de la ruelle. Le Prince se volatilise dans les ténèbres, invisible même à mes yeux, laissant le cadavre de son homme de main dans la boue. Je tente de m'enfuir à mon tour, mais je reste engluée dans ces ténèbres qui continuent à me recouvrir, comme une sorte de gangue d'un noir insondable. Elles progressent et s'étalent sur ma poitrine : je ressens une sensation de brûlure intense, comme de l'acide. Merde ! Les deux policiers de la patrouille s'approchent, l'un d'eux tient une lanterne et jette la lumière sur moi : aussitôt les ténèbres disparaissent, me laissant à nouveau libre de mes mouvements, les chairs profondément brûlées. Le deuxième policier m'attrape par le cou et me pousse sans ménagement vers le cadavre vidé de son sang.

-- Eh ! C'est toi qui as fait ça ? me demande-t-il.

Je dois me sortir de ce mauvais pas, m'enfuir avant que la fièvre n'ait raison de mes résolutions. Déjà, dans un brouillard de souffrance, je ne distingue plus que leurs veines saillantes de l'homme.

-- Jeanne ! Te voilà enfin !

Je me retourne étonnée. La fille que j'ai aidée est là, les poings sur les hanches. Elle se tourne vers les deux agents et commencent une explication alambiquée dans laquelle je suis une cousine de province qui s'est perdue et est tombée sur une rixe entre des voyous.

-- Non, bien sûr, ce n'est pas elle qui a fait ça ! Comment aurait-elle pu ? s'écrie-t-elle d'une voix stridente. Mais elle a été blessée au cours de la bagarre et doit être soignée d'urgence !

La fille parle sans s'arrêter et étourdit littéralement les policiers qui finissent par me laisser partir avec elle. Je la suis sans demander mon reste, épuisée ... Les zones de mon corps sur lesquelles les ténèbres ont rampé me font vraiment souffrir. Elle m'aide à marcher et m'entraîne vers la chambre qu'elle occupe. Je n'ai pas la force de refuser, pourtant je devrais. Je ne veux pas me nourrir sur elle, je ne veux pas lui faire de mal. Arrivées devant sa porte, j'hésite.

« Entre, me dit-elle.

-- Non, je ne peux pas... dis-je d'une voix rauque.

-- Tu es blessée, brûlante... Tu as la fièvre ; tu as besoin de mon sang. Prends-le !

Merde ! Comment réagir à ça ?

-- Non ! Je ne veux pas !

-- Tu étais moins gênée la dernière fois, me répond-elle.

-- Je... »

Si elle savait à quel point j'ai honte à chaque fois d'être obligée de me nourrir ainsi. Je baisse les yeux. Je ne sais quoi lui répondre.

« Je dois d'abord extraire la balle, » finis-je par dire.

Je fais diversion. La balle enlevée, je partirai... si j'en suis capable. Je partirai, il le faudra !

La fille hoche la tête et prend un couteau et une pince à épiler dans ses affaires. Je m'assois sur une chaise, et elle prend les choses en main : ça m'arrange bien, les brûlures et ma fièvre me rendent incapables d'aller rechercher le projectile dans mon épaule. Je l'entends farfouiller dans ma chair, riper contre l'os, jurer quand elle ne parvient pas à l'extirper... je serre les dents pendant ce temps-là, évite de regarder la fille – pour ne pas voir ses veines pulser, pour ne pas voir son décolleté, ses mains, ses lèvres -, tente de maîtriser ma fièvre et mon envie d'elle... malgré la douleur, je ne pense pourtant plus qu'à ça. Je me promets de ne rien lui faire et d'aller assouvir mes besoins sur quelqu'un d'autre. Finalement, je l'entends crier « Je te tiens ! » et jeter la cartouche sur la table. Elle veut désinfecter la plaie et mettre un bandage, mais je l'arrête, ce n'est pas nécessaire. Je la remercie et me lève, en vacillant un peu. J'enfile néanmoins mon manteau en hâte, je dois partir vite ! Je sors quand même d'une poche une bourse et la lui tend. Elle la prend et me la jette au visage.

« C'est ta solution à tout ? » crie-t-elle, énervée.

Je la regarde, surprise par son ton.

« C'est tout ce que je peux faire, excuse-moi, lui dis-je, penaude. Je n'ai rien d'autre à t'offrir...

-- Oh, si ! »

Elle s'approche de moi en quelques enjambées et se hisse sur la pointe des pieds pour me donner un petit baiser... sur la bouche. Toutes mes résolutions volent en éclats et j'écrase à mon tour mes lèvres sur les siennes. La respiration saccadée, je sens le désir, la soif me submerger. Je ne tiens plus, et je plante mes canines dans son cou pour boire son liquide vital. Je la sens se tendre un peu puis s'abandonner dans mes bras. Une pensée me vient alors : elle a confiance en moi ! Je n'en reviens pas. Curieusement, cette pensée m'apaise et, pour la première fois, je cesse de boire sans aucune difficulté, parfaitement lucide, étrangement calme, malgré mon désir. Ma plaie et mes brûlures ont disparu, tout comme la douleur. J'enroule un bandage autour du cou de la jeune femme et la regarde dans les yeux. Elle ne semble pas trop affectée et un sourire narquois apparaît sur son visage. Elle ne dit rien, mais me pousse sur le lit et j'y tombe, sur le dos. Elle grimpe à califourchon sur moi et dégrafe sa robe, puis son corset qu'elle retire. Elle continue à se déshabiller lentement, enlevant tour à tour sa chemise, son jupon, ses bas enfin sa culotte. Chaque geste est lent, calculé... son corps ondule doucement, il est magnifique ; ses courbes se dessinent dans la pénombre de sa petite chambre. Le désir monte encore, me brûle, m'étouffe maintenant... J'adore ça, pour la première fois, j'aime ce désir. Je me mords la lèvre inférieure, respire lentement, profondément. La fille est assise sur moi et je sens son sexe doux et humide sur mon ventre. Je tente de la caresser, mais elle m'attrape les poignets et les maintient fermement sur le lit, de part et d'autre de ma tête. Je suis toute à elle. Elle sourit... Oh, j'adore son sourire ! Elle sourit et se penche sur moi, ses seins caressant les miens.

« Tu es brûlante ! murmure-t-elle à mon oreille.

-- J'ai besoin de toi ! »

Elle ne répond pas mais m'embrasse longuement... Sa langue cherche la mienne, joue avec, fait durer ce baiser. Puis elle s'agenouille devant moi, fait glisser ses mains sur mon corps, lascivement, jusqu'à mes fesses et mes cuisses qu'elle écarte. J'ai l'impression que mon corps va se consumer sur place, je n'ai jamais senti une telle fièvre, un tel

désir. Je m'agite sur le lit, remue les fesses. Elle commence alors à lécher mon sexe puis, le suce, comme si elle voulait l'aspirer. Oh ! C'est... Je crie lorsque le plaisir déferle en moi ! Je caresse ses cheveux dorés et m'abandonne complètement à ses mains expertes. Elle continue à le sucer longtemps, mon plaisir allant crescendo ! Enfin, elle redresse la tête, me sourit et me pénètre avec ses doigts. Elle les met en crochet, et touche immédiatement la zone érogène de mon vagin. Oh merde ! Je crie à nouveau, le plaisir devenant encore plus intense, à la limite du soutenable ! Ses doigts vont et viennent de manière régulière et lente... Oh ! L'orgasme secoue mon corps violemment, à plusieurs reprises, me laissant comblée et détendue... heureuse comme jamais. Elle se remet debout devant moi et je la regarde, un sourire aux lèvres.

« Merci, lui murmuré-je.

-- Mais je t'en prie, me répond-elle de sa voix douce. »

Je me redresse à mon tour, tout en restant assise, et je l'enlace, mes bras entourant son ventre.

« Tu es déjà redevenue presque froide ! Je perçois une nuance de déception dans sa voix.

-- Ça ne va pas durer ! »

J'embrasse son ventre tiède, puis descend jusqu'à son intimité. J'y plonge ma langue avec délectation, heureuse de lui rendre le plaisir qu'elle vient de me donner ; je lèche, suce, farfouille ; j'embrasse son pubis, excite son clitoris.

J'enfonce mes doigts dans son vagin tout en continuant à la lécher. Elle crie, je continue, elle hurle... puis l'orgasme tend son corps, le tord, le déchire... et la laisse épuisée et j'espère comblée. Nous nous allongeons, côte à côte et nous nous embrassons, doucement, amoureuxment... Elle finit par se blottir contre moi, la tête contre mon sein, mon bras passé autour de ses épaules. Nous restons ainsi un long moment dans le silence, savourant l'instant. Cela fait bien longtemps que je n'ai pas ressenti une telle paix, une telle quiétude. Seuls quelques instants avec ma famille m'y ramènent.

La fille bouge un peu à côté de moi et se met à tracer distraitement des lignes avec son index sur mon ventre froid.

« Marie. »

Je redresse un peu la tête pour la regarder, sans comprendre. Elle lève les yeux vers moi et répète :

« Marie. C'est mon nom ! ajoute-t-elle. »

Je prends alors conscience que nous avons partagé des moments très intimes sans même nous connaître.

« Et toi ? finit-elle par demander car je reste silencieuse. »

Je suis un peu gênée : depuis ma transformation, je n'ai pas eu à donner mon nom, si bien que je me demande quoi lui répondre.

« Je... Eh bien... Sandrine. C'est... C'est le nom que je portais quand j'étais humaine.

-- Alors, c'est ton nom ! réplique-t-elle »

La jeune fille se lève.

« Sandrine, veux-tu une tisane ? »

Je lui souris et secoue la tête.

« Non, tu m'as donné tout ce dont j'avais besoin... ça et... ta gentillesse. C'est bien plus que ce que j'ai reçu depuis un bon moment. »

Elle me sourit et met de l'eau à chauffer.

« Moi, je m'en fais une. Je suis gelée ! »

Allusion probable à mon corps redevenu froid.

Nous passons le reste de la nuit ensemble ; je passe la plus grande partie à la regarder dormir, savourant mon plaisir, un peu incrédule aussi devant ce bonheur que je ne mérite pas. Au matin, Marie part pour son travail : elle est blanchisseuse et commence très tôt. Elle me dit de rester et sort.